

dit : Lucy... Lucy... je vous aime..., si la sécurité candide de sa chaste figure, reflet tendre et si vrai de son âme innocente, n'eût arrêté mon cœur tout prêt à s'épancher, en le pénétrant tout à coup de cette crainte, de ce respect d'amour que les fidèles éprouvent lorsque, priant dans le sanctuaire, ils élèvent subitement leurs regards sur le visage céleste que les peintres inspirés ont donné à la Mère de Jésus.

Et lorsque prenant pitié de mon saisissement, de mon trouble, elle eut prononcé d'une voix qui me parut venir d'en haut, ces mots si simples et pourtant si affectueux : — Aimez-moi comme une amie, comme une sœur..., il me sembla, tant il y avait de pureté dans tout son être, que le souffle d'un ange était passé sur mon âme, et l'avait soudainement purifiée de toute pensée, de toute affection terrestre!...

Elle vit bien, la douce créature, que je l'avais comprise, qu'elle serait pour moi une étoile, une sainte, car elle me tendit sa main, sûre qu'en la serrant dans les miennes je prenais devant Dieu l'engagement solennel de respecter sa chaste volonté!

— Non, m'écriai-je, celui que vous élevez jusqu'à vous en lui donnant le titre d'ami et l'affection d'une sœur, ne vous fera jamais rougir de l'avoir si dignement distingué.

— Je le sais, me dit-elle.

Qu'il y a d'estime et de bonté dans ces trois mots! Je les ai répétés après l'avoir quittée, je me les répète encore avec joie chaque fois que j'ouvre mes livres, que je me mets au travail... Ils sont ma dernière pensée, et la première à mon réveil!

21 mars.

Buonarotti, qui devrait prendre pour devise un gazon verdissant, avec ces mots : *plus on me foule, plus je repousse*, redouble de zèle et d'activité; grâce à son irrésistible influence, le nombre des affidés et les rapports des sociétés secrètes entre elles s'accroissent, se multiplient, se resserrent chaque jour. C'est une chose étrange, et sans exemple peut-être à notre époque, que la persévérance de cet homme qui travaille depuis trente ans sans jamais s'arrêter, comme une araignée dans son trou, à ourdir les fils d'une conspiration que tous les gouvernements ont brisés tour à tour, et qu'il ne se lasse jamais de renouer.

Talents et intentions à part, une semblable constance n'est-elle pas aussi étonnante, aussi rare que celle de ces faquirs indiens, qui, pendant des années et une vie tout entière, s'enfoncent les ongles dans la chair, ou se tiennent

courbés comme un cerceau... Ce n'est qu'une jonglerie fanatique, et pourtant on les respecte aux Indes, parce qu'il est dans notre nature — êtres mobiles que nous sommes — de regarder comme d'une trempe plus forte que les autres tout homme qui, s'étant donné un but, noble ou vil, utile ou frivole, y marche droit et ferme sans jamais s'arrêter.

C'est pour cela que le caractère et toute la personne de Buonarotti ne cessent de m'inspirer une sorte de vénération, que des hommes qui lui sont bien supérieurs ne m'ont jamais fait éprouver. Si je ne suis pas toujours d'accord avec lui dans ses principes politiques, si ma raison se révolte contre la plupart de ses théories, je baisse la tête devant l'immobilisation de ses pensées et de ses projets; car on admire toujours cela même qui nous manque le plus.

Pour lui la vie est toute renfermée dans une seule idée, dans un immense désir... l'émancipation, la liberté des peuples... C'est le seul culte de son cœur... culte de conviction et de dévouement, qui l'ennoblit à mes yeux et m'empêche souvent de sourire quand il encadre de sérieux projets dans des formalités puériles, ou que je le vois, affublé des ridicules insignes de la franc-maçonnerie, recevoir, avec une imperturbable gravité, quelque nouveau néophyte.

De toutes les cérémonies des sociétés secrètes, la plus animée, la plus intéressante est pourtant, il faut le dire, la réception des adeptes : nous en eûmes, il y a peu de jours, des exemples assez remarquables pour que j'en dise ici quelques mots.

Parmi les candidats venus de divers pays et présentés par de fort honorables parrains, il s'en trouva deux surtout dont les interrogatoires d'admission donnèrent lieu aux contestations les plus bruyantes.

Le premier, jeune Français d'une petite ville du Jura où la religion est encore en honneur, se déclare croyant et bon catholique, à la question d'usage que lui adressa le président : Quelle est ta religion?...

Grands furent l'émoi et la colère qui vinrent saisir quelques républicains, vieux champions de la liberté, dont la plupart demandèrent, en entendant une telle réponse, qu'on éloignât le postulant pendant quelques instants.

— Un catholique pratiquant parmi nous! s'écrièrent-ils avec indignation... c'est impossible!

En admettant que le candidat soit sincère dans sa croyance, ne serait-ce pas exposer notre existence même aux dangers d'une confession? Nous demandons en conséquence que non-seulement

son admission soit rejetée, mais qu'on s'abstienne de nous présenter, à l'avenir, tout sectateur d'une religion soi-disant révélée, comme devant être trop enclin à se soumettre aux pouvoirs absolus.

Alors ils s'éleva parmi nous un murmure désapprobateur que le président eut peine à réprimer; puis il ordonna qu'on ramenât le postulant.

— Persistes-tu, lui dit-il, à te déclarer pratiquant la religion catholique?

— S'il faut y renoncer pour être admis parmi vous, mon choix ne saurait être douteux; je me retire...

— La question n'a pas été posée ainsi, jeune homme...; mais quelques-uns de nous craindraient que l'obéissance passive que le catholicisme impose à ses adhérents, ne nuisit à ton patriotisme; les ultra-royalistes, tu le sais, les partisans les plus dévoués du pouvoir sont tous catholiques.

— Les devoirs de la conscience, répondit le jeune homme, n'ont rien à démêler avec les opinions politiques; tout catholique éclairé sait faire une distinction marquée entre ses obligations religieuses et ses obligations de citoyen: la liberté n'est pas plus incompatible avec la messe qu'avec le prêche, sous la bannière des cantons de Berne et de Fribourg que sous celle des pe-

tit cantons, et ceux qui l'aiment véritablement, cette liberté, doivent savoir que la première base de toute constitution est de proclamer la liberté des cultes.

— C'est vrai, dirent en même temps plusieurs voix.

— Ma religion, reprit alors le digne jeune homme, n'est pas une religion qui se contente de pratiques superstitieuses: non, messieurs; elle m'a été transmise par mes pères, il est vrai, et je m'en fais gloire, mais elle a été aussi confirmée dans mon cœur par un long examen, par le flambeau de la raison. Si vous voulez m'admettre dans votre société, prenez-moi avec ma croyance, ou je renonce à travailler avec vous à ce que Jésus-Christ est venu prêcher sur la terre: la liberté et la fraternité de tous les hommes.

Des murmures partirent de plusieurs points de la salle, et une voix fit entendre ces mots:

— Nous ne voulons pas de crédules, pas de faibles d'esprit qui s'agenouillent devant un prêtre, et le font juge de leurs pensées et de leurs actions.

— Qu'on me conduise alors hors de cette enceinte, dit le jeune homme avec une conviction et une dignité qui me gagnèrent le cœur; jamais je ne m'associerai à des hommes, qui, pour

établir le règne de la liberté, commencent par proclamer l'intolérance... Et il s'en fut, laissant l'assemblée dans un état de trouble et d'agitation dont je n'avais pas encore eu d'exemple.

A quelques jours de là, un jeune professeur de mathématiques, le second des deux adeptes dont j'ai déjà parlé, se présenta devant nous comme s'il eût été appelé à résoudre quelques problèmes ou à subir quelque examen. A son front levé, à sa parole touchante et concise, on pouvait deviner qu'il appartenait à cette classe de savants qui, n'opérant que sur des quantités connues et invariables, formulent leurs idées en axiomes, et traitent les questions les plus complexes, les matières les moins positives, avec les mêmes règles et la même précision que les sciences exactes dont ils s'occupent chaque jour.

Ne doutant de rien, tranchant sur tout, notre jeune professeur se montra de ceux qui trouvent qu'il n'est rien qu'on ne puisse résoudre sous le soleil.

A la demande du président :

— Quelle est ta croyance religieuse ?

il répondit, le sourire sur les lèvres et d'une voix claire :

— Je n'en reconnais aucune.

— C'est-à-dire, reprit celui qui l'interrogeait,

que tu rejettes toute espèce de culte, que tu es déiste ?

— Déiste ?... non. Le déisme est une absurdité, c'est un problème mal posé dont tous les termes sont inconnus.

— Tu admetts pourtant l'immortalité de l'âme ? dit l'interlocuteur d'un ton propre à l'engager à répondre oui...

Mais le géomètre, sûr de son fait comme d'une démonstration, allait droit au but.

— L'immortalité de l'âme... c'est une chimère, un leurre de la faiblesse humaine.

— Tu appartiens donc aux matérialistes ? demanda avec anxiété un homme de bien, Genevois de pure race, vrai croyant dont la figure exprima l'horreur et le dégoût, quand l'interrogé lui répondit sans le moindre embarras :

— Je suis encore plus conséquent que cela, je suis athée...

Il y eut un frissonnement d'indignation parmi le plus grand nombre des membres de la réunion ; on resta muet pendant quelques secondes, ce qui donna le temps au postulant de reprendre la parole :

— Je suis athée avec autant de certitude que j'en ai de la justesse du théorème que les trois angles du triangle sont égaux à deux droits :

c'est une vérité qui m'est démontrée par l'astronomie même... Dieu n'est pas.

— Assez, assez, monsieur!... dit en bondissant sur sa chaise un digne homme de lettres que chacun révérait... il faut que vous soyez bien abandonné de ce Dieu que vous niez, pour trouver la preuve qu'il n'existe pas dans cette admirable science que le grand Newton, que l'immortel Euler, regardaient comme une céleste démonstration de la grandeur du Tout-Puissant. Pas de Dieu, pas de religion... pas de religion, pas de morale!... éternelle vérité que des insensés peuvent seuls contredire, que les hommes de bien, que les pères de famille, que la société entière doit défendre sous peine de s'entr'égorger et de périr! Vous reviendrez, jeune homme, sur cette irréligion destructive de tout bien.

Un signe de tête, une contraction de bouche de l'interpellé, dévoilaient, malgré le bandeau qui couvrait ses yeux, qu'il ne faisait pas grand cas de cette chaleureuse attaque, et qu'il allait même y répondre, lorsque le président l'invita à se retirer quelques instants.

— Si l'on admet ce jeune fou, nous écriâmes-nous alors, et ceux qui parlèrent ainsi étaient nombreux, jamais nous ne siégerons dans une assemblée où l'athéisme serait ainsi pro-

clamé : nous protestons contre son admission.

Quelqu'un ayant dit en sa faveur, que c'était plutôt en lui une affaire d'amour-propre qu'une opinion bien raisonnée, une matière à controverse plutôt qu'une conviction, une manière d'originalité plutôt qu'une croyance, on répondit que l'affection d'athéisme était déjà trop aux yeux des honnêtes gens, et que ce serait leur faire injure que d'admettre un pareil écervelé...

Le président proposa d'ajourner sa réception : — Non, non, répliquâmes-nous avec force... il faut que le candidat soit écarté et sans appel. Il n'y a pas de pacte à conclure, ni d'alliance à former avec celui qui, reniant Dieu, ôte ainsi toute sanction à la morale et tout frein aux passions... qu'il soit rejeté.

Les patriotes pur sang, les républicains quand même, réclamèrent vivement, mais nous tinmes bon, et il fut décidé qu'il en serait ainsi : encore quelques scènes de cette espèce, et les sociétés secrètes se passeront pour longtemps, et pour toujours peut-être, de ma coopération.

5 avril.

Giacomo m'a quitté pour aller passer quelques semaines dans le canton de Vaud, auprès d'un de ses compatriotes malades, qui a besoin